

Deux innovations de la Croix-Rouge allemande

Autor(en): **M.Fy.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **32 (1944)**

Heft 669

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-265265>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

car elle était, professionnellement autant que par intérêt propre, remarquablement au courant de ce qui se passait dans les milieux féministes des deux continents. Mais sa vue faiblissait avec l'âge, elle dut restreindre cette activité; et puis... ce furent les drames raciaux de l'hitlérisme, qui l'atteignirent, avec les siens, quand bien même la catégorie dans laquelle on l'avait fait rentrer, elle et son mari — son fils unique s'était expatrié dès la première heure —, « catholiques non ariens » aurait dû, semble-t-il, la mettre à l'abri des difficultés et des persécutions. Ce sont ces dernières années tragiques que plusieurs d'entre nous, féministes suisses, ont vécues en souci constant pour elle, espérant toujours que le voyage tant désiré pour rejoindre son fils par delà les mers serait possible. Puis son mari fut terrassé par une attaque, et seule dans sa ville natale, malade, pauvre, presque aveugle, elle fut recueillie par une Société d'entraide qui l'hébergea quelque temps, et par laquelle nous apprimes qu'elle avait été déportée dans une de ces villes du Danube au triste renom, où malgré tous nos efforts, il nous fut impossible d'obtenir de ses nouvelles. Une carte postale l'autre jour est venue, après plusieurs années de silence et sans aucun détail, nous apprendre sa fin, avec prière de la communiquer à ses amis de Suisse. Et l'on reste le cœur serré devant toutes ces souffrances. La vieillesse, la maladie, la solitude, l'oubli, ils sont, nous le savons, dans l'ordre des choses qu'il faut nous accoutumer à regarder en face. Mais, pour Dieu, que ne viennent pas s'y adjoindre la cruauté des hommes...

Heureusement, pensons-nous, des témoignages de cette cruauté comme nous en avons rencontrés de trop fréquents exemples au cours de ces dernières années, on peut espérer que le monde nouveau qui naît dans le sang et les larmes, tendra à les bannir pour toujours...

E. Gd.

Maria Philippi (Zurich)

La grande cantatrice d'oratorio, dont tous ceux qui l'ont entendue n'oublieront jamais la voix grave et chaude, était membre fondateur du Lycéum de Suisse, auquel elle fut fidèle malgré les occupations absorbantes d'une double carrière de soliste et de professeur. A Bale, d'abord, mais à Zurich surtout, elle manifesta fréquemment son intérêt et sa sympathie pour ce Club féminin, et à ce titre, spécialement, sa mémoire devait être rappelée ici.

M. F.

Abstentionnisme ?

Les hommes qui le pourraient ne votent pas!
Et les femmes qui le voudraient ne le peuvent pas!

Tel qu'il nous vient sous la plume, ce « slogan » nous paraît résumer clairement la situation absurde dans laquelle s'embourbe no-

HOTEL COMTE VEVEY - LA TOUR

Confort - Belle situation - Jardin

Les enfants des hommes

Nous sommes entrés dans le jardin, les garçons faisaient leurs devoirs. Rolf et Kurt paraient dans leur langue. Leur voix muait, mais leurs cheveux, sur le cou, étaient comme la laine d'un jeune animal.

Le petit Alexandre Sabljak s'est levé et il est venu vers nous. Il nous demandait si nous voulions voir la directrice. Puis il nous a conduit au vestibule. Quelqu'un faisait de la musique. A mesure que nous approchions, nous l'entendions plus distinctement. C'était une sonate de Beethoven.

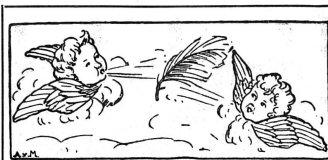
La porte du réfectoire était ouverte. Nathan Kempthinski était au piano. Il ne nous entendit pas venir. Un jour, il s'est endormi sur le clavier, la figure dans ses bras, souillée de larmes. Il est arrivé seul de France, il y a un an.

On entendit une porte claquer dans la maison, et Manganel dégringola l'escalier à grand fracas: Il passa comme sans nous voir. On venait de vider sur le plancher son armoire en désordre et il avait ramassé ses affaires en serrant les dents.

— David! appela le petit Sabljak.

Il courut s'accrocher à ses épaules, lui dit à voix basse quelques mots et ils sortirent ensemble.

Nicolas Brawamy, Berson et Bartoldi décoiraient le réfectoire pour le sabbat. Ils dessinèrent des mots hébreux avec des feuilles de buis. Bartoldi nous regardait de ses yeux tranquilles, et je voyais toujours derrière les yeux



DE-CI, DE-LÀ

L'enseignement ménager pour les garçons.

Il n'y a pas longtemps de cela, lorsqu'on osait timidement parler d'enseigner aux garçons des éléments de cuisine et de tenue du ménage, on se moquait de vous, quand on ne vous disait pas des choses désagréables. Quoi! les garçons, les futurs citoyens, faire du travail de filles? Vous n'y pensez pas!

Mais si, on y pensait, et on y pense encore, ici et là, en Angleterre, chez nous dans quelques sections de la Société d'Utilité publique des Femmes suisses, où un commencement d'enseignement ménager a été donné à des écoliers, et l'on n'a pas trouvé cela si mal, ni surtout inutile. Dans le bouleversement que nous vivons et qui nous tiendra compagnie pendant quelques années encore, il n'est pas mauvais que chacun, aussi bien que chacune, sache se débrouiller à chaque heure de la vie quotidienne. Que de difficultés familiales, que de soucis ménagers seraient évités si le mari, le fils pouvaient, le cas échéant, non pas dans la règle, suppléer l'épouse absente, la mère malade! Bien des garçons, grâce au scoutisme, ont mis la main à la pâte. On voudrait que, rentrés au logis, ils n'oublient pas ce qu'ils ont appris au camp.

L'idée de l'enseignement ménager donné aux

tre régime électoral actuel. Mais ce qui nous frappe surtout, c'est, nous l'avouons, l'ignorance complète du facteur « électoral féminin » que manifestent tous ceux que précède l'éloignement des urnes de leurs concitoyens. Pas un mot à cet égard dans la polémique somme toute instructive qu'a fait naître un article sur ce sujet de M. Pierre Béguin dans le *Journal de Genève*, et qui révélait que, d'après le Bureau cantonal statistique de Zurich, c'était en 1914 déjà le 60 % des électeurs qui ne participaient pas au scrutin — polémique qui a provoqué des ripostes de la part des milieux syndicalistes, accusés de voter insuffisamment: pas davantage du côté bourgeois que du côté ouvrier. L'on n'a même songé à se demander ce qui se passerait si les femmes votaient?...

Ce qui se passerait, ce serait sans doute, comme en font foi les expériences de Genève dans les domaines où les femmes sont électrices (électorat ecclésiastique et tribunaux de prud'hommes) un accroissement considérable du nombre des votants au début, puis une stabilisation sur une moyenne généralement supérieure à la moyenne masculine seule. Sans doute, disons-nous, car nous ne sommes pas prophète, et d'autres éléments actuellement imprévisibles peuvent entrer en ligne. Il serait intéressant aussi de tenir compte de ce qui s'est passé à l'étranger, dans les nombreux pays où les femmes votent depuis vingt, vingt-cinq, trente ou quarante ans et même davantage...

de Bartoldi exilé les petites photos rangées en éventail au-dessus de sa paillasse. Je ne pouvais m'empêcher de penser à la cellule d'un prisonnier.

David Manganel aussi a une photo de sa mère. Quand la journée a été dure, il la tient dans sa main pour s'endormir. Le matin, il secoue les draps pour faire son lit, et on la ramasse toute froissée. Il la met dans son dictionnaire.

Poliak, Franchietto, Mari, Rubinstein revenaient de la ville. Ils y apprennent la menuiserie et la grosse mécanique. Bientôt les garçons pourront choisir aussi la mécanique de précision. Tout n'est pas encore arrangé. Non, ils ne font pas toujours ce qu'ils veulent.

Poliak aime surtout à peindre les fleurs. Franchietto remplit la maison de planches mal ajustées, et les Français couvrent les murs d'images de Paris. Mais Poliak fait abondamment cadeau de ses aquarelles dans tous les dortoirs.

A la salle d'étude, nous avons retrouvé le petit Sabljak à genoux devant la fenêtre. Il vernissait en rouge la coque d'un bateau qu'il avait fait. Il avait le visage grave.

— Comme cela, disait David Manganel d'une voix douce.

Une grande carte était clouée au mur. Bartoldi, Nicovitch, Bernstein avaient fait de petits drapeaux avec du papier de couleur et de la colle. Ils les épinglaient sur la ligne des batailles. Allemands, Français, Italiens, Russes, Polonais, Yougoslaves, oui. Mais aussi compagnons de la même chaîne et du même courage. Un soir, au réfectoire, après le dîner, le directeur est entré et il a dit: « J'ai une bonne nouvelle

garçons avance lentement. Elle a mûri, je vous le donne en mille, dans le Haut-Simmenthal; à St-Stephan, la Municipalité a décidé l'organisation de cours de cuisine pour les écoliers de la classe supérieure; une maîtresse ménagère sera chargée de cet enseignement.

S. F.

Un doctorat ès lettres.

M^{me} Marianne Mercier-Campiche, qui a soutenu, avant les vacances, sa thèse sur *Le Théâtre de Lausanne de 1871 à 1912*, pour l'obtention du titre de docteur ès lettres de l'Université de Lausanne, donne à ses sœurs un bel exemple de travail, de vaillance et de volonté, car cette thèse s'est poursuivie avec les intermédiaires que représentent le mariage, les maternités, les maladies des enfants. Cette thèse, poursuivie avec une passion grandissante pour l'histoire du théâtre de Lausanne, édifié en 1871, a nécessité un travail ardu, car il a fallu en quelque sorte recréer les archives du théâtre et découvrir ce qui en existait, après de longues recherches, dans un local poussiéreux sous la fosse de l'Orchestre, où il fallait la taille menue de M^{me} Mercier pour oser se glisser.

La soutenance de cette dissertation avait réuni, au Palais de Rumine, un public nombreux qui a été fort intéressé par l'exposé de la candidate, par les commentaires de M. Bray, — lequel a relevé que M^{me} Campiche a fini par prendre un tel goût pour le théâtre qu'elle a été pendant plusieurs saisons la critique dramatique du journal *La Revue*. Un des propos de M^{me} Campiche était de suivre l'évolution du goût du public lausannois, et elle a dû constater à son grand regret, et au regret du directeur de la thèse, que ce goût n'a pas changé, bien que fortement influencé par le cinéma. Le public va au théâtre pour rire ou pour pleurer. Et c'est tout.

S. B.

Le problème vaudrait donc d'être étudié. Mais, une fois encore, quel bandeau obnubilait-il donc les yeux de ces messieurs pour qu'aucun n'ait même l'idée d'en soulever un coin? et est-ce signe que, puisque on ne le mentionne jamais quand on parle politique électorale, le vote des femmes est encore terriblement loin de nous?...

J. Gb.

Deux innovations de la Croix-Rouge allemande

Les nécessités de la guerre ont conduit à une condensation sensible du programme de l'enseignement théorique donné aux infirmières en Allemagne dans certaines écoles spécialement désignées.

L'enseignement actuellement en vigueur est réparti sur deux ans (au lieu de trois):

- 1) Formation d'infirmière-auxiliaire de la Croix-Rouge, constituant simultanément l'enseignement théorique de base des infirmières de la Croix-Rouge. 3 mois
- 2) Période d'enseignement pratique à l'hôpital 12 mois

D'après le *Bulletin d'Information des Infirmières de la Croix-Rouge*, publication de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, Nos 1 et 3, Genève.

à vous annoncer. Le père de Kurt est vivant». Tous les garçons se sont levés dans un grand silence. Kurt était pâle comme un mort. Il cherchait à se rappeler les traits de son père. Rolf s'est avancé vers lui, la main tendue, et il a dit en français: « Nous sommes tous contents pour toi ».

Ce fut le signal. Les garçons se précipitèrent vers Kurt en hurlant, ils lui donnaient de grands coups aux épaules. Natan Kempthinski et Nicolas l'ont pris par le cou et ils l'ont embrassé.

— Encore un, pensait David avec ferveur, les larmes aux yeux.

Les adolescents comblés rêvent d'aventure. Eux, ils songent à se rejoindre. Partir, oui. Mais partir de sa maison. Partir de sa mère. S'en aller chaque matin à la conquête du monde, mais retrouver le soir une épaule de femme pour vous consoler.

La porte de la classe glissa sans bruit. Les élèves tournaient le dos. Une voix cherchait ses mots, avec l'accent de son pays.

On voyait leurs nuques penchées, émoivantes de jeunesse. Je les regardais, je pensais à leur mère. Leur malheur vient d'avoir connu trop tôt qu'on tient la vie dans le creux de la main. Je pensais au matin de leur naissance. La première dent. Leurs premiers souliers de cuir. Leur premier livre de lecture... Enfants des hommes. Frères de mon fils. Vous êtes venus vers moi pays comme dans la nuit on cherche la lumière. Vous vous êtes mis en chemin de toute votre âme. Vous m'apportez votre corps à nourrir et à vêtir. Votre cœur vidé de sa foi. Votre avenir sans espérance. Que vous donnerais-je, moi?

Alice CURCHOD.



Certes tous mes crayons sont bons
Mais Caran d'Aché a le pompon.
Il évite toute rature
Il embellit mon écriture.

- 3) Enseignement théorique et pratique suivi d'un examen. 3 mois
- 4) Reconnaissance officielle de l'infirmière après une période de travail supplémentaire de 6 mois

Le programme de l'enseignement théorique, malgré la réduction de sa durée, est resté intact et a été réparti sur les deux années d'étude. Les expériences faites avec ce nouveau système semblent satisfaisantes, malgré le surcroît de travail qu'il implique pour les élèves. Les frais sont à la charge de la Croix-Rouge allemande.

D'autre part, les aides-infirmières de la Croix-Rouge allemande qui ont accompli au minimum une année de travail pratique dans un lazaret de l'armée ou dans un hôpital civil, sont autorisées à se présenter à l'examen d'Etat pour infirmières, moyennant trois mois préalables de formation théorique et pratique dans une école officiellement reconnue. Ayant passé avec succès cet examen et accompli une nouvelle année de travail pratique, elles ont droit au titre d'infirmière professionnelle.

L'école de Brème a été la première à introduire cet enseignement accéléré dès janvier 1911. Alors qu'au début, seules les aides-infirmières suivaient ces cours, des assistantes dont certains avaient déjà travaillé plus d'une année au front ne tardèrent pas à s'inscrire à leur tour. Afin de décharger les médecins-professeurs de l'école, deux femmes-médecins rattachées à la Croix-Rouge donnèrent à ce nouveau groupe d'élèves les cours d'anatomie, de physiologie, de droit, de biologie raciale et héréditaire ainsi que des cours de soins aux nourrissons et aux femmes en couches.

La formation des « sœurs-éclairs », comme elles se sont surnommées elles-mêmes, par ces cours accélérés, semble avoir donné toute satisfaction. Conscientes du fait que, malgré toute leur bonne volonté, elles ne parviendraient jamais à un rendement complet, les assistantes-infirmières préférèrent consacrer trois mois à l'étude intensive

MATURITÉS BACC. POLY.
LANGUES MODERNES COMMERCE ADMINISTRATION

33 professeurs méthodes approuvées programmes individuels gain de temps

École LEMANIA LAUSANNE



Quelques livres lus cet été

Sylvain ROCHE: *La guerre des captives*. Réalisé par Sève, Lyon.

Parmi les victimes de cette guerre, il en est dont nous, les préservés en pays neutre, ne pouvons que soupçonner les angoisses et les luttes, et nous ne croyons pas non plus que beaucoup de personnes, en Suisse, se doutent de l'existence chez nos proches voisins, les Français, des Associations de femmes de prisonniers groupées en une Fédération qui compte jusqu'à 80.000 adhérentes.

C'est d'après la documentation rassemblée par les dirigeants de cette vaste Fédération d'entraide que l'auteur du roman dont il s'agit a établi le plan de son livre, imaginé ses personnages et leur vie, écrit en un mot le fervent appel à tous pour une meilleure compréhension des douloureuses isolées, de celles qui attendent. Mais il visait en même temps un autre but: révéler aux femmes qui l'ignoreraient encore ce que peut l'amitié agissante, les attirer dans un groupement où l'on se soutient réciproquement jusqu'à en oublier parfois sa propre peine.

Un Topinambou au Comptoir Suisse

Nous avons pu atteindre l'envoyé spécial des Topinambous venu des antipodes, par des voies sur lesquelles nous ne saurions donner des précisions, visiter le Comptoir suisse, dont la renommée a depuis longtemps franchi nos frontières et à même atteint ce lointain pays. Nous voulions demander à notre éminent confrère ses impressions sur la grande foire lausannoise, mais c'est nous qui avons été interviewés !

— Dites-moi, a demandé ce visiteur, pourquoi les panneaux qui magnifient le travail, à l'entrée du Comptoir et dans la grande halle, ne représentent que des hommes ? Il nous paraît que les femmes ne manquent pas dans votre pays et que, comme partout ailleurs, elles travaillent fort et ferme. Il me paraît qu'elles jouent un rôle primordial dans ce Comptoir que je viens de visiter pour la première fois. Tout d'abord comment visitées. Il y en a partout, dans les jardins, devant la pompe à purin et les échelles à coulisses, dans les caves comme devant les appareils ménagers ; elles sont d'une angélique patience dans les stands où elles répètent sans se lasser les mêmes explications à des gens qui écoutent mal ou pas du tout et feignent de ne pas entendre les propos inévitables de passants qui se croient malins ; elles sont innombrables, je pense, à avoir contribué, par leur travail tant cérébral que manuel, à la confection des objets, des produits exposés, à la vente de ces magnifiques légumes et de ces fruits parfaits. Le travail féminin est sans doute considérable dans les cuisines, dans le restaurant, où s'affairaient les serveuses, les plongieuses, les épilcheuses, avec ou sans appareils. Les femmes figurent en bonne place au Salon de Lausanne où leur talent s'affirme.

Pourquoi alors vos panneaux ne reproduisent-ils que des hommes ? Des hommes aux champs, à l'atelier. Les belles vacances, dit l'un d'eux, créent du travail. Mais ces vacances, payées ou gratuites, ne sont que pour les hommes. Il est vrai que l'on entend dire, en Suisse : « Ma femme ne fait rien, elle fait le ménage » ; elle n'a donc pas besoin de vacances.

— Je dois vous dire, cher étranger... — Mais ce qui m'a le plus surpris, c'est le panneau de la paroi occidentale de la grande halle. L'avez-vous vu ?

— Non. Que présente-t-il de spécial ? Fait-il l'éloge de la femme, de la travailleuse, de la mère de famille, de la ménagère, de la paysanne qui a gagné la bataille des champs ?

— Eclairiez votre lanterne, chère consœur, et lisez ce texte : « Le foyer repose sur le travail de l'homme ». Parfaitement, la femme ne fait rien, elle fait le ménage. Et cette ménagère, là-haut, ne fait pas même son ménage ; elle est mollement assise, un nourrisson sur les genoux, et autour d'elle, six hommes, des adultes, reviennent du travail ou devisent. Dans cet étrange foyer, une femme, la mère. Qui prépare les repas et les accommode ? Qui fait la lessive, les raccommodages, les nettoyages ?

— Mais laissez-moi donc vous dire d'où viennent ces panneaux ! Ils ont été inspirés par le Bureau fédéral pour la création des occasions de travail.

— N'ajoutez rien, j'ai compris... Alors la journaliste suisse, l'interrogante devenue l'interrogée, n'insista pas, émerveillée de ce que la renommée des bureaux fédéraux et particulièrement du bureau pour la création des occasions de travail se soit répandue jusqu'au royaume des Topinambous.

S. BONARD.

des connaissances qui leur permettraient d'atteindre le niveau professionnel des infirmières diplômées de la Croix-Rouge.

Ce qui précède semble être une solution heureuse du problème de la préparation des volontaires en regard de celle des professionnelles en cas d'urgence dans la guerre.

M. Fy.

Travail féminin et „double salaire“

(Suite de la 1^{re} page)

Dès lors que, dans son propre foyer, ses moyens de production lui étaient enlevés, la femme a dû donc travailler au dehors pour se procurer les objets et produits alimentaires qu'elle confectionnait elle-même jusqu'ici. L'encombrement du marché du travail n'est donc pas dû à la participation plus ou moins grande des femmes aux occasions de travail,

mais bien au fait que l'évolution de la production s'est transformée du tout au tout et s'est poursuivie sans tenir compte des besoins et possibilités de consommation des ouvriers, et surtout sans adapter les salaires des travailleurs aux bénéfices de l'industrie. Nous n'en voulons pour preuve que les salaires dérisoires accordés pendant cette guerre par les usines de munitions dont le rendement ne laisse certainement rien à désirer. Laisser croire, bien plus, faire accroire à la masse des sans travail présents et à venir qu'en remerciant les femmes, la question sera réglée permet donc seulement de se tirer d'affaire par une pirouette très peu réussie ! et s'imaginer, ce faisant, avoir dit son dernier mot aux faits économiques est illusoire, car, en déplaçant le sexe des chômeurs, la question à résoudre restera à peu de chose près la même.

Quant aux griefs tant ressassés articulés contre le travail de la femme mariée, M. Adam n'en omet aucun. Il n'est pas dans notre intention d'en rapporter ici sa réfutation complète : nous dirons surtout qu'il est obligé de constater que les griefs invoqués sont d'ordre purement subjectif. Preuve en

soit que l'opinion s'attaque de préférence au travail normalement rémunéré de la femme, mais non point à celui, combien plus dur et souvent anormal, de la modeste travailleuse. Preuve en soit aussi le fait que l'opinion qui n'a pas assez de mots pour flétrir un couple de travailleurs, n'a rien à reprocher à l'homme qui, épousant une riche héritière, continue son exploitation déjà florissante ; qu'elle n'a rien à objecter non plus au fils de parents fortunés qui travaille à son tour à plein rendement, ni encore à l'homme d'affaires ou à l'industriel qui, sans remuer le petit doigt, tire des revenus disproportionnés de toutes ses participations de capitaux dans les exploitations les plus diverses.

L'expérience a prouvé que, si l'on voulait prendre la peine, statistique en main, de calculer le nombre des chômeurs masculins et féminins célibataires que libérerait l'interdiction du travail de la femme mariée, on constaterait que le résultat n'a pas changé, car, d'une part, suivant la charge ou la fonction, il n'est point facile d'y repousser par un chômeur manquant souvent à la formation requise ; et d'autre part, la femme congédiée, étant obligée, de par la perte de son gain, de renoncer à l'aide d'employées, telles que femme de ménage, domestique, lessiveuse, couturière, etc., le chômage, loin de disparaître, se déplace seulement.

Le problème du chômage qui conduit à la lutte contre le double gain — c'est intentionnellement que nous ne disons pas le cumul, puisqu'il ne peut y avoir de cumul que sur une tête et non sur deux — est mal posé. La solution de ce problème réside bien plus dans l'étude des faits économiques et sociaux, propres à l'aboutissement d'une balance normale entre la production et les possibilités de consommation en général. Nous ne pouvons donc « en tant que femmes » qu'exprimer notre reconnaissance à l'auteur de cette nouvelle étude impartiale en un domaine où la passion et le sentimentalisme l'emportent généralement, et font ainsi table rase de la nécessité impérieuse pour la grande majorité des femmes de gagner leur vie.

E. KAMMACHIER, avocate.

Le Cours d'éducation civique pour jeunes filles

— « Le camp de Vaumarcus ? c'est tout droit, la première maison à gauche ». En fait, égarées sous une pluie qui fouettait, cinq minutes avant l'ouverture du cours, nous avons décidé de traverser les pieds nus les labours onctueux d'humidité, serrant sous nos manteaux le gros pain ou les sacs qui nous bombaient le torse. Et c'est avec des jambes boueuses et nos souliers à la main que nous sommes entrées sérieusement dans la « Maison Zwingly » ou une vingtaine de participantes se séchaient devant la cheminée.

C'est Mme Vischer-Alioth qui, après avoir ré-

quisitionné les paquets mouillés de thé et de Maggi, ouvrit la séance en présentant Me Bolle. Rapidement reportées aux débuts de l'histoire suisse, nous avons découvert que le droit de vote était indissoluble du service militaire, l'épée des électeurs aux Landsgemeinde en est le symbole. Me Bolle fit remarquer combien on avait réclamé d'aide féminine pour notre armée ; puis il nous rappela l'évolution lente de l'esprit égalitaire et fédératif, et son aboutissement tardif, dans ce pays qui semble avoir toujours été la Confédération Suisse, modèle de démocratie. Après l'histoire suisse clairement résumée, ce bref cours d'instruction civique affermit pour toutes les notions de droits de référendum et d'initiative. Le conférencier affirma, pour terminer, que c'est au principe démocratique que notre pays doit sa stabilité politique, sa paix intérieure et sa liberté.

L'entretien qui suivit finit à une heure tardive, sans qu'il ait encore été question du rôle futur de la femme suisse.

Le dimanche commença par le culte de Mme Stroele. Puis Mme Virieux nous disséqua les trois vertus caractéristiques de la Suisse : la tolérance, la justice et la charité, sans cacher qu'elles n'y étaient pas intégralement mises en pratique. Si les étrangers croient voir chez nous le rapprochement des religions, des classes et des langues, la rareté relative de la misère et une sympathie traditionnelle envers les proscrits, nous devons avouer une tendance à l'antisémitisme, des plaintes de la classe paysanne et ouvrière, l'exigence envers nos protégés qui devraient avoir toutes les qualités. Il faut encore remarquer que notre plan Zipfel s'inspire d'idées anglaises. « Grâce à la tolérance nous avons fait vivre des races différentes ensemble, grâce à la justice nous avons permis l'alliance des classes sociales, grâce à la charité nous avons pu aider. Ce que la Suisse a pu faire, pourquoi le monde ne le pourrait-il pas ? »

Ce n'est que l'après-midi que nous avons abordé le sujet féminisme, en répondant au questionnaire qui avait été envoyé à toutes les participantes. L'opposition fut si faible que Mme Vischer-Alioth elle-même dut la simuler pour y répondre. Pas d'adversaires ? miracle ! Si la conviction n'était pas encore solide au départ, il est certain que des réflexions sérieuses suivront.

J. HEIMO et A. DOTTERNS.

Correspondance

L'égalité des sexes devant les caisses de retraite.

Chère Mademoiselle,

Mme J. Gueybaud émet dans votre dernier numéro le vœu que les caisses de retraite paient aux femmes les mêmes retraites qu'aux hommes, sans tenir compte de leur plus forte longévité. Elle a parfaitement raison, mais se trompe en ajoutant que toutes les caisses de

Les fleurs ont leur langage

Les plus belles
Les plus fraîches

se trouvent chez Hirt

4, rue de la Fontaine tel. 5.01.60
GENÈVE



A La Halle aux Chaussures
Maison fondée en 1870
M^{me} V. J. MENZONE
Solidité - Élegance
50% d'escompte en tickets jaunes
17, Cours de Rive, Angle Boulevard Helvétique, 30

Papiers Peints
DUMONT
19 B^e HELVÉTIQUE

Le roman débute par un suicide, mais l'acte de désespoir est entravé par un sauveur. Comment, peu à peu, celui-ci, épris de la jeune rescapée, arrive à lui faire partager son existence — elle n'a plus aucune force de résistance — comment, après l'avoir quitté parce qu'elle ne l'aime pas, elle ébauche tristement une seconde aventure, malheureuse au fond, car elle ne pense qu'à l'absent, en Allemagne ; et comment elle est sauvée par une noble femme qui l'entoure d'affection et l'incorpore dans l'Association, dont Madeleine, après sa double tentative d'oubli, devient un des membres les plus zélés — voilà en quelques traits la trame de ce petit livre émouvant, qui n'est pas du tout une œuvre littéraire, et qui d'ailleurs n'a pas la prétention de l'être, mais avec lequel on pénètre dans un monde inconnu, pris sur le vif, triste par les douleurs qu'il révèle et, d'autre part, beau d'une beauté morale.

Sylvain Roche n'a caché aucune des difficultés, aucun des soucis et des chagrins et des traitements injustes de celles qu'il dépeint, mais il leur montre, à ces pauvres épouses sans époux, comment vivre sans désespérer.

M.-L. P.

C. G. Jung, *L'Homme à la découverte de son âme*. (Trad. Cahen-Salabelle). Édition Mont-Blanc, Genève.
(Réflexions féministes à propos d'un livre en vogue).

N'allez pas vous imaginer qu'en feuilletant *L'Homme à la Découverte de son âme* vous y trouverez une déclaration de foi féministe, tombée de la plume du Dr. Jung. De tels problèmes n'y sont pas effleurés. L'ignore quelles sont sur

ce point, les opinions « conscientes » du professeur, mais je crois discerner qu'il travaille « inconsciemment ! » (cela va de soi) à défendre les thèses les plus chères de notre Mouvement.

Deux mots d'abord sur les buts de cette publication si attachante. M. Cahen-Salabelle désirait, depuis longtemps, faire connaître au public français, trop indifférent à son avis, les recherches poursuivies par C. G. Jung, le célèbre psychanalyste. A cet effet, il a traduit et réuni en un volume un certain nombre d'articles et de conférences du maître de Zurich, qui mettent en lumière les principaux aspects de son œuvre. D'autres publications suivront qui compléteront l'édifice dont les bases viennent d'être posées en français. Nous nous en réjouissons, car ce premier volume aiguise l'appétit du lecteur et l'on conçoit bien qu'en une matière si vaste et si neuve, son appétit ne puisse être satisfait, même pas par 400 pages de texte. En ce qui me concerne, bien des lacunes demandent à être comblées et bien des obscurités demandent à être dissipées. Mais, patience ! il ne s'agit, pour le moment, que d'exposer les principales hypothèses du savant et nous sommes très reconnaissants au traducteur du travail, considérable et délicat à la fois, qu'il a bien voulu accomplir pour nous. Autant qu'en peut juger une lectrice ignorante en psychanalyse, si les hypothèses du Dr. Jung se vérifiaient, elles étayeraient singulièrement les revendications féministes. Il apparaît, en effet, que l'homme moderne et civilisé est souvent névrosé ou psychiquement malade, parce qu'il a trop développé le côté cérébral de sa nature aux dépens de son être primitif et instinc-

tif qui ne saurait être ignoré ; il n'a pas su opérer une heureuse synthèse entre ces deux puissances également indispensables à son équilibre vital.

Si nous transposons cette constatation du plan particulier au plan collectif (et le Dr. Jung, dans son *Épilogue*, semble nous y autoriser) n'est-il pas possible de suggérer que, dans nos organisations politiques et sociales, le cérébral a, lui aussi, tout occupé à son profit et a réduit au silence le sens impulsif et intuitif ? Ceci serait alors la cause du déséquilibre permanent, politique et social, dans lequel nous vivons.

Or, dans l'humanité, quelle est, dites-moi, la moitié la moins cérébrale ? la plus instinctive et impulsive ? la mieux inspirée par l'intuition ? ... Et cette moitié, que vous reconnaissez sans peine, n'a-t-elle pas été tenue à l'écart de toutes les organisations politiques et sociales ? Ne lui a-t-on pas refusé toute collaboration effective à la vie publique, justement à cause de ces défauts (impulsivité, etc.) qui d'après le Dr. Jung sont des qualités indispensables ?

Nous avons toujours été convaincu que le refus d'admettre les femmes à participer à la chose publique était une des causes essentielles des désordres dont nous souffrons. Il sera piquant de voir, par la suite, si la psychanalyse réussit à démontrer scientifiquement que nous avons raison.

A. W.-G.

R. VAUCHER et J. LIGNY : *Le Colosse russe. Staline, émile de Pierre le Grand*. 1 vol. 4 fr. 75. (Ed. La Baconnière, Neuchâtel).

Quelle est la puissance économique et politique du colosse russe ? Comment s'est-il préparé à la guerre ? Comment a-t-il remporté tant de victo-

res sur un adversaire fort et résolu ? Voilà ce que s'efforcent de nous faire saisir les auteurs, dont l'un, nous dit-il, visita l'U.R.S.S. au début de l'expérience communiste.

Le lecteur n'est pas accablé par de longues considérations théoriques ; en quelques chapitres clairs et directs, on le met en présence des faits et des chiffres. Nous voyons le colosse d'abord empétré et malhabile, gêné par sa propre masse, redresser peu à peu sa haute taille, prendre force et vigueur ; ses gestes de plus en plus précis assèment bientôt des coups terrifiants. Aujourd'hui son ombre géante se projette sur l'Europe. Son bras levé s'abattrait-il sur elle ? Quel est le but final de sa marche à l'Ouest ? C'est le secret de l'avenir qui repose encore sur les genoux des dieux, mais l'ouvrage de MM. Vaucher et Ligny nous permet d'entrevoir quelques possibilités.

A. W. G.

Dr. W. JADASSYHN et Dr. M. STELLMACHER : *Au secours !* Traduction française de la 2^{me} édition par le Dr. H. Perret. Avec 111 dessins de Kathrin Sellenbach. Rascher, éditeur, Zurich, 1944.

Le sous-titre de cette brochure cartonnée, sur papier ferme, bien présentée de toutes façons, la place nettement dans la catégorie de « Ce que tout le monde, aujourd'hui, doit savoir ».

Les auteurs, en effet, disent bien dans leur préambule ce qu'ils ont pu constater au cours de l'instruction donnée aux troupes de la D. A. : qu'il manquait un enseignement écrit sous une forme simple, mais précise, de ce que tout homme et toute femme devraient savoir en matière de premiers secours. Ce but semble atteint, car la brochure remplit parfaitement les conditions voulues.

M.-L. P.